

La magie des extrêmes

Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2006, 622 p.

Robert Vigneault

Volume 50, numéro 2 (280), avril 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34685ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vigneault, R. (2008). Compte rendu de [La magie des extrêmes / Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise*, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2006, 622 p.] *Liberté*, 50(2), 87–93.

La magie des extrêmes

Robert Vigneault

Annette Hayward, ***La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931). Vers l'autonomisation de la littérature québécoise***, Ottawa, Le Nordir, coll. « Roger-Bernard », 2006, 622 p.

Après avoir lu, relu, commenté l'imposante étude d'Annette Hayward, j'ai été soudain frappé par la pertinence de la citation de Gaston Miron que ce livre porte en épigraphe : « Je m'efforçais de me tenir à égale distance du régionalisme et de l'universalisme abstrait, deux pôles de désincarnation, deux malédictions qui ont pesé constamment sur notre littérature¹. » À première vue, on aurait bien affaire à deux attitudes réactionnaires qui auraient sévi jusqu'à nos jours. Pourtant, le sous-titre de l'ouvrage ne propose-t-il pas une vision positive de cette querelle qui, selon le préfacier Dominique Garand, aurait été « le ferment d'une vitalité dont nous jouissons aujourd'hui » (13)? Y aurait-il là contradiction? Question passionnante, difficile, et toujours d'actualité, car j'en suis venu pour ma part à me demander si cette fameuse querelle, loin d'être datée ou même datable, ne serait pas, comme l'affirment aussi les auteurs de la toute nouvelle *Histoire de la littérature québécoise*, « indissociable de la définition même d'une littérature d'origine coloniale² » comme la nôtre.

Si ce n'est pas sans appréhension que je soulève ce problème, j'avoue m'être senti réconforté par la solidité de cette thèse volumineuse, cloutée de références. Avec une inusable patience,

1. Cité par Annette Hayward, *op. cit.*, p. 15. Dorénavant, les références à cet ouvrage seront indiquées par un numéro de page entre parenthèses.
2. Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardout-Lafarge, avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe, *Histoire de la littérature québécoise*, Montréal, Boréal, 2007, p. 180.

Annette Hayward s'est consacrée à une recherche d'une si rare précision, voire d'une si extraordinaire minutie, qu'on finit par croire que le tableau qu'elle présente de cette littérature tantôt régionaliste tantôt exotique doit jouir de l'exhaustivité. Elle a tout lu, non seulement les livres mais aussi les périodiques; afin d'avoir recours aux sources primaires, elle a scruté quantité de microfilms; elle a eu des entretiens avec certains acteurs majeurs de ce conflit. Et — chose étonnante, admirable aussi quand on prend connaissance de la haute teneur émotive des débats passionnés de cette époque — l'approche critique de l'auteure est restée empreinte de sobriété, de doigté, de mesure; elle est soucieuse de rendre justice à toutes les opinions, si extrêmes soient-elles. En contraste avec les propos assassins des grands polémistes, elle ne se permet que quelques rares pointes d'ironie que j'ai relevées, non sans amusement : par exemple, à l'adresse de ceux qui « se pâment » systématiquement devant les rustiques « beautés ». De l'exotique Paul Morin, elle dira qu'« [il] était sans doute un "esprit supérieur", ce dont il semblait d'ailleurs conscient » (132). Elle osera même subodorer que le vénérable abbé Camille Roy, chef de file respecté du régionalisme, « se rend sans doute compte que ses opinions commencent à avoir un certain poids » (155). Mais, pour l'essentiel, c'est le souci de l'objectivité qui l'emporte : cette œuvre est décidément une thèse et non un essai critique.

À ma connaissance, plusieurs thésards que leurs recherches semblent avoir épuisés, et qui ont donc hâte d'en finir, auraient tendance à escamoter la conclusion de leur étude. Ce n'est vraiment pas le cas ici : au terme de ce long parcours analytique, le lecteur un peu désemparé se voit gratifier (avec reconnaissance) d'une généreuse « Synthèse », elle-même flanquée d'une « Conclusion » d'une belle hauteur de vues.

Venons-en à la « querelle » en question. Je me préparais à revisiter un épisode lointain, daté, de notre histoire littéraire, portant sur des auteurs fantômes plus ou moins oubliés. J'ai assisté plutôt à l'évocation d'un passé toujours vivant, fort animé même, étrangement familier. Qui ne se souvient pas d'œuvres comme *Chez nous* d'Adjutor Rivard, *Les rapaillages* de Lionel Groulx,

Vieilles choses, vieilles gens de Georges Bouchard, cautionnées par l'autorité du *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française* de l'abbé Camille Roy, éditées et maintes fois rééditées grâce au «majeur public acheteur : les commissions scolaires», ironisera Alfred DesRochers? Pour caractériser ces écrits régionalistes, il faudrait ajouter à la liste des transcendants de la métaphysique traditionnelle (l'Un, le Vrai, le Bien, le Beau) une entité idéale qu'on désignerait comme le Vieux (assimilable au Bien?): le vieux curé, la vieille église, le vieux pont, les vieux bancs, la vieille croix, le vieux livre de messe, la vieille grange, «Les adieux de la Grise», l'ancien temps, comme un âge d'or ou un paradis à jamais perdu...

C'est Camille Roy, dans son célèbre discours de décembre 1904 sur «La nationalisation de la littérature canadienne», qui a donné, semble-t-il, le coup d'envoi à cette orientation littéraire; pourtant, en 1866 déjà, l'abbé Henri-Raymond Casgrain avait tracé la voie de la littérature canadienne, et Louis Dantin lui-même, dans son admirable étude sur Nelligan, venait tout juste de reprocher au jeune poète de ne pas avoir donné à son œuvre «un cachet canadien». (Il s'en voudra par la suite d'avoir émis cette réserve.) Le poète Albert Lozeau aura beau inscrire sa dissidence et plaider pour la liberté littéraire, le mouvement régionaliste ou le «réalisme idéalisé» de Camille Roy était bel et bien lancé. Émile Nelligan et ses pareils, les exotiques, avec leur modernisme, leur laxisme moral et religieux, leur allégeance à la littérature française contemporaine, n'étaient pas des auteurs à imiter. Toutefois, Camille Roy restait un universitaire prudent, modéré, très différent d'un historien pamphlétaire comme Lionel Groulx et davantage encore des idéologues agriculturistes du genre de Damase Potvin, âme directrice de la revue *Le Terroir* et auteur d'un roman qui servira de modèle à nombre de futurs romanciers de la terre ancestrale, *Restons chez nous*. La campagne, c'était l'Éden; préférer la ville, c'était se vouer au malheur!

On s'imagine bien que pareil prosélytisme en faveur des œuvres fleurant bon le terroir ne plaisait pas à tout le monde. Se lèveront heureusement quelques habiles porte-parole du régionalisme, Léo-Paul Desrosiers surtout, dont le message sera

beaucoup plus nuancé : nécessité, certes, du sujet canadien, du « nationalisme littéraire » prôné par Camille Roy, mais fondé sur l'étude et la méditation de l'histoire. Desrosiers préconisera donc un régionalisme élargi : l'âme ancienne du Canada français, mais l'âme contemporaine aussi, avec sa fierté propre. Surtout, un extrême en appelant un autre, des artistes prendront la parole. On les stigmatisera en les traitant d'« exotiques », au sens péjoratif du mot : étrangers, voire indésirables ou immoraux, dilettantes, parisianistes. Le patriote que faisaient vibrer les accents des « Adieux de la Grise » ou « Le drelin-drelin des angélus » a dû frémir en lisant les vers du *Paon d'email* de Paul Morin :

Je vous aime tant, Paon familier des Dieux,
Que sous votre égide j'écris mes poèmes.
Que ne m'apprenez-vous l'art mystérieux
De l'indifférence aux sarcasmes suprêmes³?

Avec cette insistance hautaine sur l'Art pur et universel, les exotiques ne prenaient-ils pas le contre-pied de l'affirmation régionaliste suivant laquelle le fond (l'idéologie même) l'emportait du tout au tout sur la forme ou sur les considérations d'ordre esthétique ? Élitistes, parfois méprisants, ils s'en prendront aux tenants d'une littérature moralisatrice, patriotique, catholique, utilitaire. En 1918 paraîtra *Le Nigog*, une revue vouée à l'Art qui durera un an à peine et qui sera un lieu de rassemblement pour ces artistes ; des écrivains : Robert de Roquebrune, Paul Morin, Marcel Dugas, Guy Delahaye, René Chopin, Jean-Aubert Loranger, Albert Dreux, Jean Charbonneau, Victor Barbeau ; mais aussi des peintres : Adrien Hébert, Ozias Leduc, le sculpteur Alfred Laliberté, le musicien Léo-Pol Morin, l'architecte Fernand Préfontaine. Encouragé par Olivar Asselin, ennemi juré de l'« indigénisme » des siens, le brillant polémiste Jules Fournier prendra vigoureusement la défense, dans le journal *L'Action*, des jeunes écrivains de la modernité et de leur attachement à la France contemporaine, perçue comme immorale

3. Paul Morin, *Œuvres poétiques. Le Paon d'email. Poèmes de cendre et d'or*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1961, p. 30.

et impie par les régionalistes. Mais la majorité de ses compatriotes, préférant les œuvres du terroir, verront dans les idées littéraires de ce journal comme une menace à leur identité, une importation coupable de l'étranger, un *exotisme* justement.

Et voilà qu'à partir de 1920 environ, une querelle purement littéraire à ses débuts aboutit à deux conceptions opposées de la société canadienne-française. De robustes polémistes s'affrontent : Victor Barbeau, Olivar Asselin, d'une part ; Lionel Groulx, Léo-Paul Desrosiers, de l'autre. Le choc est souvent violent : propos colorés, invectives, éreintements, arguments massue. Tempérée par la rectitude politique, la critique actuelle paraît terne si on la compare, par exemple, aux traits piquants de l'ironiste Jules Fournier. Robert de Roquebrune prend la défense de Nelligan, qui « n'a jamais chanté la nature à la manière puérile de mademoiselle Blanche Lamontagne, ce qui consiste surtout à idéaliser les jupons mal odorants d'une paysanne et à trouver respectables et sacrées les faces sournoises des plus indécorables villageois⁴ ». Le fougueux Victor Barbeau part en guerre contre les « pontifes de l'heure des vaches » dans sa conférence sur « la danse autour de l'érable ». « Selon lui, il est ridicule de vouloir rattacher tous les sentiments de l'homme à une nationalité. [...] L'art n'a pas de nationalité et sa vraie valeur vient justement de sa capacité de décrire l'homme universel et de parler à tous les hommes » (353). En revanche, évitant tout excès de langage, Léo-Paul Desrosiers y va d'une observation que je ne puis m'empêcher de trouver fort pénétrante, ayant toujours flairé chez Paul Morin ou même chez Nelligan une certaine désincarnation : « Beaucoup de Canadiens ont à la surface de leur âme comme une autre âme livresque et superficielle que les lectures françaises leur ont formée. Il s'agit de pénétrer au fond de nous-mêmes pour y retrouver notre âme nationale [...] »⁵.

Avec le temps, toutefois, on évolue vers une littérature franchement réaliste, affranchie de l'idéalisation prêchée entre autres par Camille Roy : il suffit d'évoquer des œuvres fortes comme *La*

4. Robert de Roquebrune, « Hommage à Nelligan », *Le Nigog*, juillet 1918, p. 220.

5. Léo-Paul Desrosiers, « L'école du terroir », *La Revue nationale*, juin 1919, p. 213.

Scouine d'Albert Laberge, *Un homme et son péché* de Claude-Henri Grignon et *Trente arpents* de Ringuet. De nouveaux polémistes entrent en scène : Jean-Charles Harvey abhorre la thèse nationaliste de Lionel Groulx ; Albert Pelletier, dans ses *Carquois*, prône une littérature canadienne, mais sans égard au sujet, à la mission morale ; Alfred DesRochers, l'auteur d'*À l'ombre de l'Orford*, poète authentiquement canadien-français, me semble-t-il, préconise même un « canadianisme intégral » tout en appréciant l'« art pur » de Paul Morin et, contrairement à trop de régionalistes, poursuit une exigeante recherche du style, une réinvention du langage pour dire aussi le côté tragique du décor laurentien :

Je suis un fils déchu de race surhumaine,
Race de violents, de forts, de hasardeux,
Et j'ai le mal du pays neuf, que je tiens d'eux,
Quand viennent les jours gris que septembre ramène⁶.

Cette dernière insistance sur DesRochers, auteur aussi d'essais critiques intitulés *Paragraphes*, « un des livres le plus indépendant [...] et, parfois, le plus amer qui ait été publié jusqu'alors sur la littérature canadienne-française » (511), cette occurrence paradoxale appelle une observation capitale. En quête d'une facile clarté, un pédagogue serait peut-être tenté de ramener toute cette querelle à une simple opposition entre deux raideurs intellectuelles. Annette Hayward a su éviter ce piège. Grâce aussi bien à sa lecture attentive de cette énorme documentation qu'à un sens critique tout en nuances, l'auteure a discerné dans la querelle du régionalisme une évolution essentielle des idées. En fait, à part quelques récalcitrants comme Damase Potvin ou Harry Bernard qui se borneront aux thèmes du pays de l'érable, aux épiluchettes de blé d'inde des rangs de « par en haut », ainsi qu'au vrai parler canadien qui « respire une âcre senteur du terroir » (426), à part, donc, ces irréductibles, la plupart des protagonistes de ce débat se sont rétractés. Louis Dantin se dédit au sujet de

6. Alfred DesRochers, *À l'ombre de l'Orford*, Montréal, Fides, coll. « Nénuphar », 1948, p. 35.

la nécessité du « cachet canadien » et du reproche fait à Nelligan sur ce chapitre. Las de « ce provincialisme à outrance dans lequel on voudrait nous emprisonner » (406), il vise dorénavant un juste milieu : l'écrivain canadien doit s'intéresser aussi aux thèmes universels de l'humanité, en toute liberté, dans un style soigné mais non maniéré. D'abord défenseur acharné des exotiques, Marcel Dugas concédera que « [l']âme de vérité qui se trouve dans le régionalisme proprement dit ne nous était pas inaccessible⁷ ». Adjutor Rivard, qui prévenait ses lecteurs contre les dangers de la littérature française, affirme en 1920 qu'il est absolument nécessaire, pour la survivance de la littérature canadienne, de s'alimenter culturellement en entretenant des contacts avec la France. Camille Roy lui-même, l'initiateur de ce conflit, estime en 1931 que l'avenir de la littérature canadienne réside dans la formation culturelle des Canadiens plutôt que dans un mouvement régionaliste.

Pour tout dire, cet antagonisme entre régionalisme et exotisme m'a toujours paru un peu artificiel. Au fond, bien des exotiques étaient des artistes nationalistes à leur façon, des puristes francophiles, comme Asselin et Fournier, qui ne voulaient pas s'embourber dans le terroir. Du reste, pourquoi opposer superficiellement le proche et le lointain alors que l'exotisme n'est qu'une façon de se connaître mieux en identifiant, à travers l'exploration de l'ailleurs, ce à quoi on est profondément attaché : l'éloignement ne serait-il pas, en ce sens, une voie vers la connaissance de soi ?

En revanche, on pourrait être porté à condamner en la caricaturant l'étroitesse d'esprit du régionalisme. Mais il ne faudrait pas perdre de vue qu'au début du XX^e siècle, la collectivité canadienne-française était menacée dans son existence même sur le plan politique, linguistique, économique et social. L'industrialisation et l'urbanisation accélérées, l'émigration massive, la nécessité de veiller constamment à la survivance de la langue, tout cela compose une des époques où la menace de l'assimilation de la

7. Marcel Dugas, *Littérature canadienne. Aperçus*, Paris, Firmin-Didot et C^e, 1929, p. 150-151.

collectivité canadienne-française n'était que trop réelle. Face à ce danger, aiguillonnée par l'instinct de survie, l'élite intellectuelle s'est inventé une forme d'idéologie protectionniste, et cela, dans le seul domaine, celui des arts et des lettres, où l'on avait l'impression de pouvoir afficher une certaine autonomie. Cette tendance d'une société profondément inquiète à se réfugier dans l'idéalisation de ses mœurs rustiques se manifeste de façon ostentatoire dans le régionalisme. À l'opposé, les exotiques, désespérant eux aussi de la peu inspirante réalité canadienne-française, se sont forgé un autre modèle de fuite, en aspirant cette fois au « pays de nulle part »... Même dynamique, au fond, et chez les régionalistes et chez les exotiques, de refus du réel : idéalisation du terroir dans le premier cas, évasion vers l'ailleurs dans le second ; sédentaires vs nomades.

Ceci, pour finir. La vision de la littérature entretenue par Nelligan et les autres exotiques s'inscrit dans une tendance contemporaine vers l'autonomisation de la littérature face à toute contrainte idéologique, quelle qu'elle soit. En Europe, d'après le sociologue Pierre Bourdieu, on pourrait faire remonter cette émancipation du littéraire au milieu du XIX^e siècle. Je pense d'emblée à Flaubert et à son absolu du style, dont je cite quelques expressions si vigoureuses qu'elles se sont imprimées dans ma mémoire. À ses yeux, il n'y a pas de sujet : « Ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien. » Paradoxal ? Non, car « le style [est] à lui-même une manière absolue de voir les choses ». Son rêve, donc : un livre « qui se tiendrait de lui-même par la force intrinsèque de son style ». L'art pur, la vraie littérature permettent ainsi de « [rompre] définitivement avec toutes les habitudes de la société », comme l'espérait Borduas dans son *Refus global*, de voir le monde d'un regard neuf, pleinement libéré de la servitude des idées reçues.

Fort bien. Et je souscris volontiers à cette vision idyllique de la littérature quand il s'agit de la France, solidement assurée de ses assises linguistiques et culturelles. Mais il y a un hic. Et le Québec ? Et le Canada français ? Qu'en est-il de la survie du français ? Les nouvelles données du Recensement de 2006 publiées par Statistique Canada révèlent que le français a subi un recul important dans l'ensemble du Canada. En 1971, 26 % de la population

canadienne parlait surtout le français à la maison ; aujourd'hui, cette proportion est tombée à 21 %. Mais il y a plus grave encore, à mon avis : il suffit d'ouvrir l'oreille pour entendre le travail de sape de l'assimilation ; de plus en plus de Canadiens français parlent anglais avec des mots français. Au Québec, le français a connu un recul historique, étant devenu la langue maternelle de moins de 80 % de la population actuelle, le plus faible pourcentage depuis 1931. Et c'est sur l'île de Montréal que ce recul devient vraiment inquiétant : la proportion de personnes dont le français est la langue maternelle est passée sous la barre symbolique des 50 %, soit de 53,2 % en 2001 à 49,8 % en 2006. L'école québécoise, alignée sur une « réforme » dévastatrice, vise à substituer à un solide enseignement du français les aberrantes « compétences transversales ». Et que dire du piteux état de la langue parlée même à la télévision et à la radio de Radio-Canada, qui ne joue plus, d'ailleurs, loin de là, son rôle culturel. Quel avenir prépare-t-on à la littérature québécoise avec une langue si mal en point ? Un type de louisianisation ? Pendant ce temps, le Québécois reste assoupi dans le confort de sa chaise berçante... Selon le sociologue Gérard Bouchard, « [l]e Québec a besoin d'accomplir un acte fondateur ». Celui-ci lui procurerait « cette sécurité psychologique et symbolique auxquelles nous aspirons d'une façon quasiment malade⁸ ».

Datée, cette querelle du régionalisme ? On voit bien, au contraire, que nous l'avons intériorisée, qu'elle est sans cesse réactivée par la conjoncture comme si elle faisait partie de nos gènes. On constate ainsi la brûlante actualité de cette période de notre histoire littéraire que l'ouvrage d'Annette Hayward a si magistralement fait revivre.

8. Antoine Robitaille, « Charest réitère sa confiance en Gérard Bouchard », *Le Devoir*, vendredi 18 mai 2007, p. A5.